

Séminaire d'Hiver 2021 : « Identification ou subjectivité ? »

Samedi 23 janvier 2021

Intervention de **Jeanne Wiltord**

Nom propre et colonisation

Si la psychanalyse s'intéresse à la fonction du nom chez un être parlant, ce n'est pas en tant qu'un individu a un nom dans la réalité, mais c'est en tant que le nom a une fonction symbolique inconsciente, fonction de *nom propre*, décisive pour l'identification du sujet.

Le *nom propre* ne décrit pas quelqu'un. Il ne véhicule pas de sens. Il relève du registre symbolique dont la structure discontinue est constituée de différences et d'oppositions, alors que le registre imaginaire dont relève une description a une structure continue.

Pour rendre compte de sa fonction en psychanalyse, Lacan a pris appui sur la définition soutenue par le logicien Kripke - le nom propre est un « désignateur rigide » - dans son opposition à la théorie de Frege et Russell, pour lesquels le nom propre peut se substituer à une description.

Dans la théorie lacanienne, le nom propre spécifie « l'enracinement du sujet » dans la structure du langage en tant qu'il a une relation à ce qui est prêt à fonctionner dans la structure du langage comme trait de différence. Il a ainsi rapport avec la marque à partir de laquelle le sujet peut se compter un, trait Un de la différence absolue, appelé par Lacan, trait unaire.

L'opération de nomination du sujet par le nom propre lui permet de se nommer dans sa singularité au-delà de son apparence, sans se confondre dans le un unifiant d'une identification imaginaire, qui produit du même, « soude » aux autres dans le « Nous » d'un groupe familial ou social. L'identification du sujet à son nom propre a comme conséquence le repérage de sa division (écriture S barré), manque à être lié à la perte de jouissance qui laisse le sujet divisé dès lors qu'il parle.

Ce manque à être, réel innommable, est habituellement *voilé* – mais pas *bouché* – par le *nom propre*. La fonction du *nom propre* est de suggérer le manque à être qui marque la division structurelle du sujet de l'inconscient, en même temps qu'il vient le *voiler*. C'est ce que Lacan décrit comme sa « fonction volante ».

L'oubli d'un nom est un exemple banal qui peut nous faire ressentir la proximité du manque à être structurel, réel habituellement voilé, qui fonde notre vérité de sujet. L'apaisement que nous ressentons en retrouvant le nom oublié, indique que la fonction de voile du *nom propre* a pu opérer.

Certaines situations peuvent produire le dévoilement de ce manque à être du sujet qui n'est alors plus « suggéré » par l'identification symbolique donnée par le *nom propre*. Le sujet se trouve alors confronté à un réel dont les effets d'angoisse peuvent être majeurs.

Il n'y a pas de lien rigide (au sens défini par Kripke et que Marc Darmon a précisé) entre le *nom propre* du sujet et le nom de famille d'un individu, mais ils ne sont pas sans lien. Les réactions parfois violentes, de colère ou de honte, d'un enfant - et parfois d'un adulte - dont

on s'amuse à changer les lettres du nom de famille, indiquent l'importance que peut avoir le lien entre *nom propre* du sujet et nom de famille, ainsi que le lien du *nom propre* à la lettre. Au cours d'une psychanalyse peuvent se dévoiler les conséquences subjectives, parfois graves, de modifications effectuées sur les lettres d'un nom de famille, parfois au cours de générations passées.

Ces outils lacaniens m'ont été nécessaires pour préciser la complexité des questions subjectives que peut poser la relation au nom de famille dans les sociétés antillaises. Je ne reprendrai pas ici tous les repères historiques concernant les noms de famille dans les sociétés antillaises. Ils sont précisés dans mon livre. J'en rappelle deux, nécessaires à mon propos :

- Les sociétés antillaises sont nées et ont été structurées par un mode de colonisation esclavagiste, intrinsèquement lié à la première mondialisation du capitalisme et inédite en ce que l'esclavage y a été racialisé. Avec cette racialisation de l'esclavage a été inaugurée une nomination des êtres qui parlent, à partir de différences imaginarisées de la couleur de leur peau. Dans cette nomination coloniale esclavagiste, les mots noir et blanc ont perdu leur fonction signifiante de représentation, pour devenir des signes désignant les êtres parlants à partir de différences imaginarisées de leur couleur de peau. Ainsi ont été assignés à des places dans la hiérarchie coloriste coloniale : les Africains mis en esclavage et déportés d'Afrique, devenus les Noirs - ou les Nègres - les maîtres venus de l'Ouest de la France, devenus les Blancs. Le privilège ainsi donné à la pulsionnalité de l'objet regard dans la nomination des êtres parlants, n'est pas sans conséquences pour le sujet et dans les relations sociales.

Je voudrais aujourd'hui préciser les conséquences, dans nombre de cas déterminantes, que peuvent avoir sur *la transmission des noms de famille* les références coloristes coloniales, encore actuelles dans ces sociétés :

- pour les descendants des maîtres coloniaux, les békés, qui continuent de maintenir leur structure anthroponymique dans les limites d'une endogamie coloriste coloniale en refusant de transmettre leur nom de famille aux enfants qu'ils ont hors mariage avec des femmes non Blanches.

- pour les descendants d'esclaves affranchis, dont les noms ont été l'objet de multiples triturations : suppression des noms et des systèmes de transmission des noms des Africains mis en esclavage et déportés ; attribution de noms-prénoms non transmissibles qui n'inscrivaient pas dans une filiation symbolique. Les noms de famille actuels ont été attribués dans leur très grande majorité, à l'abolition définitive de l'esclavage en 1848 et peuvent rester marqués d'une certaine incertitude. L'engouement que connaissent les recherches généalogiques, la recherche, avec des tests génétiques, d'ancêtres déportés d'Afrique comme esclaves entre le 16^{ème} et le 19^{ème} siècle, en sont des indices, de même que certaines pratiques introduisant des lettres du nom de famille d'un géniteur, dans la fabrication du prénom d'un enfant qu'il n'a pas reconnu à l'État-Civil.

C'est dire que des enjeux imaginaires massifs, lestent très souvent les noms de famille aux Antilles.

« Quelque chose du donneur de nom passe dans le nom et le leste ; ça ne marche pas toujours ; parfois le nom est curieusement léger pas assez nourri par le père, ce qui laisse errer le non-nommé par le père » (S. Rabinovitch, Journée sur les nominations 2003).

Nombre de noms de famille antillais seraient-il ainsi « curieusement légers », pas assez « nourris par le père » ? N'auraient-ils pas l'ancrage symbolique inconscient donné par la fonction du *nom propre* ?

Pour rendre compte du refus de nombre d'hommes antillais, descendants d'esclaves affranchis, d'inscrire symboliquement dans leur filiation les enfants dont ils sont les géniteurs, il est fréquent de parler d'une irresponsabilité qui leur aurait été « léguée » par l'esclavage.

Selon mon hypothèse, le refus de ces hommes de se nommer père en transmettant leur nom de famille à leurs enfants et inscrire ceux-ci dans leur filiation, ne relèverait pas tant d'une irresponsabilité que d'une impossibilité, liée à un défaut de leur identification symbolique de sujet par le *nom propre*.

Ce défaut d'identification symbolique du sujet est à articuler avec la modalité de nomination, nomination imaginaire, que Lacan introduit dans la leçon du 13 Mai du séminaire R.S.I.¹.

La nomination imaginaire vise le réel mais elle prend comme référent, « ce qui s'individualise comme support pensé du corps ». Ce mode de nomination me paraît nécessaire pour rendre compte des conséquences pour le sujet de la racialisation de la nomination des êtres parlants à partir un élément visible imaginarisé de leur corps. C'est une hypothèse que j'ai mise au travail avec le soutien de Pierre-Christophe Cathelineau il y a quelques années.²

Le nom de famille de ces hommes n'aurait pas reçu - ou d'une façon peu efficace - l'arrimage symbolique inconscient que donne au sujet la fonction d'identification symbolique du *nom propre*. Y suppléerait une identification imaginaire à leur nom de famille (« Nous les Untel » ; « vous devez être soudés » est une injonction maternelle banale). Cette identification imaginaire n'aurait pas fonction de *suggérer* le manque à être structurel du sujet en le voilant, mais aurait la fixité d'une cicatrice qui viendrait boucher le manque à être là où, dans sa fonction symbolique d'identification du sujet, le nom propre a fonction de *suggérer* en le voilant le manque à être du sujet.

Ces hommes se soutiendraient d'une identification imaginaire qui viendrait « souder » leur nom de famille à un Nous unifiant, collectif, familial ou par la couleur de la peau, (nous les Noirs /Blancs, nous les descendants d'esclaves, nous les békés).

Ainsi pour nombre d'hommes Antillais, l'identification imaginaire donnée par les lettres de leur nom de famille serait devenue « une véritable clé de voûte » qu'il suffirait de retirer pour qu'un effondrement subjectif les menace, en particulier dans certaines conditions qui requièrent une réponse symbolique. Ainsi « donner » leur nom de famille ne fonctionnerait pas pour eux dans une dimension métaphorique, mais équivaldrait à perdre la « clé de voûte » de l'identification imaginaire dont ils se soutiennent subjectivement. Ne pas « donner » leur nom de famille fonctionnerait alors comme une stratégie inconsciente grâce à laquelle le sujet pourrait se maintenir grâce à une identification imaginaire à leur nom de famille. Cette identification imaginaire les protégerait d'une confrontation au trou réel qui fonde leur vérité de sujet dès lors qu'ils ont à donner une réponse symbolique à leur paternité. Ces hommes disent – et c'est parfois le cas - « bien s'occuper » matériellement des enfants qu'ils ont reconnus comme les leurs à partir de ressemblances physiques où la couleur de la peau est souvent déterminante.

Interrogée sur une chaîne de télévision nationale, à propos de la complexité des liens entre békés et non-békés en Martinique, une journaliste antillaise affirmait « Ça se voit que nous sommes tous descendants de békés ».

Dans les sociétés antillaises, la paternité peut se voir...

¹ Lacan Jacques, *R.S.I.* séminaire 1974-1975, Edition hors commerce de l'Association lacanienne internationale.

² Wiltord Jeanne, *Traumatisme colonisation topologie*, Journée sur la topologie, Association lacanienne internationale, 23 Juin 2012.